

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rendez-vous

Michèle A. Mailhot

Volume 3, Number 2 (14), March–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59842ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mailhot, M. A. (1961). Rendez-vous. *Liberté*, 3(2), 558–562.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Rendez-vous

MICHÈLE A. MAILHOT

La nuit a été mauvaise. Très. Des rêves à désorienter Freud lui-même. Je me regarde dans la glace : ces yeux bouffis, ces traits tirés, me replongent brusquement au coeur du problème : Pierre. Lui, qui est cause de mon sommeil agité, me pardonnerait-il ce visage défait ? Je m'inquiète : le charme d'une nuit d'amour serait-il rompu par la morne fatigue des lendemains ?

J'écarte cette pensée attristante. Ce jour est trop exceptionnel pour le gâcher avec des craintes puérides qui me leurrent juste assez pour me troubler, point suffisamment pour me convaincre de mon erreur. Il est temps d'affronter le problème : le rendez-vous de cet après-midi m'y oblige. . . Je cherche depuis hier des détours, des façons d'envisager cette rencontre comme un fait divers, la rendre banale (non, c'est trop fort : jamais un tête-à-tête avec Pierre ne pourrait être banal) disons amicale, sans plus. Mais je n'y arrive pas. Tout est trop concerté pour ne pas m'alarmer. L'heure : à trois heures, en plein après-midi, quand les gens travaillent, quand mon mari travaille; l'endroit : un petit bar dans un sous-sol; et sa manière de me parler au téléphone. Bien sûr, rien de plus plausible que de s'arrêter prendre une consommation en faisant des emplettes, surtout quand un grand ami visite ce district le même jour. Quelle coïncidence heureuse ! Mais sa voix était intime, chaude, je sentais sa bouche collée à l'appareil, collée à mon oreille, comme pour me confier quelque chose de précieux, à moi toute seule. . . Est-ce une façon de se rencontrer par hasard ? Je sens que non : mes craintes, mon hésitation, et puis ma joie, m'indiquent trop bien l'importance de cette minute pour que j'essaie de me leurrer plus longtemps. Mieux vaut éclaircir la situation. La prendre en mains. Je fais le bilan, en femme ordonnée que je suis, et je distingue trois étapes : Pierre l'ami, Pierre le revenant, et Pierre de trois heures cet après-midi. Ce dernier le plus troublant, celui que je ne connais pas encore, que je crains d'aimer, qui pourrait bien. . .

Pierre l'ami, c'est celui des débuts de ma vie conjugale avec Jean. Mon mari l'emmenait souvent à la maison et nous causions tous les trois jusqu'à une heure avancée de la nuit. C'était l'ami idéal : généreux, serviable, compréhensif : je l'aimais bien.

Nous sortions quelquefois à quatre. Il changeait souvent d'escorte et nous demandait, après la soiré, ce que nous pensions de sa dernière conquête. Je savais qu'il n'en aimait aucune pour nous demander ainsi notre

avis. Moi, (par quel insidieux mécanisme ?) je ne les trouvais jamais assez bien pour lui, tandis que Jean, avec une touchante naïveté jugeait les qualités des autres femmes d'après les miennes. Il terminait toujours sa comparaison avec ces mots : *"Mon pauvre Pierre, contente-toi de ce qui reste. Tu ne dois plus chercher la perfection puisque c'est moi qui l'ai trouvée"*. Pierre alors, devenait songeur : maintenant je sais à quoi il pensait.

Puis un jour il partit brusquement : la compagnie qui l'embauchait lui confiait un poste en Alberta. Nous fûmes deux ans à peu près sans nouvelles. Juste une carte par-ci, par-là, pour nous rappeler qu'il pensait à nous. Son éloignement me faisait perdre un bon ami, rien de plus.

Il y a trois mois la deuxième étape commençait; il était de retour.

Au début, ce fut comme avant entre nous. Je blaguais avec lui, m'informais de ses exploits amoureux dans l'Ouest, le taquinais sur ses prétendues manies de vieux garçon. A quoi il répondait : *"Il faut bien que je prenne soin de moi puisque je n'ai personne d'autre."* Cela dit avec une pointe de tristesse. Pierre deviendrait-il morose ?

Un soir qu'il téléphonait à la maison, Jean était absent. Est-ce ma propre solitude de ce moment qui me fit comprendre ce que pouvait éprouver Pierre, toujours si seul ? Je me sentis en tout cas très compatissante et lui demandais de ma voix la plus douce :

—Pierre, qu'est-ce qui ne va pas depuis quelque temps ? Tu me sembles moins gai que d'habitude.

—Tu serais bien en peine si je te disais pourquoi, me répondit-il.

—Ne fais pas le mystérieux : je parie que tu as une peine d'amour.

—Exact.

Suivit un moment de silence. Moi, je ne comprenais rien. Je repris :

—Je donne une réception samedi. Je pourrais te présenter une jeune fille si tu veux te joindre à nous.

—Tu sais que j'adore aller chez-vous. . . chez toi.

—Alors c'est entendu. Mais j'ai deux amies : je me demande laquelle pourrait te plaire le plus. (Là-dessus, je commence une description détaillée des candidates pour qu'il puisse faire son choix) Mais il m'interrompt :

—Ecoute, Josée, c'est simple : demande celle qui te ressemble le plus : c'est une femme comme toi que je voudrais.

Une déclaration aussi simple ne m'étonne pas : mon mari avait si bien vanté mes qualités à Pierre que celui-ci en venait à désirer un bonheur pareil. Je ne savais pas qu'il voulait exactement le même bonheur, pas une copie.

Je l'appris le samedi suivant quand Pierre m'invita à danser. Une danse, puis deux, puis trois. A la quatrième, j'étais bouleversée, malheureuse, triste comme lui. Ses lèvres posées sur ma tempe, sa main frémissante sur ma nuque, dans mes cheveux, ses yeux, plongés dans les miens avant de nous

séparer. . . Tout le reste de la soirée je rencontrai son regard noir, pensif, posé sur moi comme une caresse enveloppante. . .

Par la suite notre amitié avait continué mais plus intime, plus secrète, avec une touche de complicité. Nous nous étions parlé à coeur ouvert. Il m'avait dit son amour pour moi et son amitié pour Jean : les deux à jamais inconciliables. Moi, je me taisais sur mes propres sentiments et il ne forçait pas ma discrétion. Je me mettais hors de la question quand je lui parlais de bonheur. Il écoutait mes conseils, lisait les livres que je lui proposais, venait aider Jean à construire un appareil de haute-fidélité (quelle ironie !), sirotait le café que je lui préparais à onze heures, avant qu'il ne parte. Tous les gestes d'autrefois se répétaient. Mais au fond se cristallisait lentement une entente muette qu'une poignée de mains prolongée, un regard attardé, une délicatesse imprévue solidifiait petit à petit.

Et puis hier, il m'a appelée pour savoir si je ne descendais pas en ville aujourd'hui. C'est la troisième étape, définitive, j'en suis certaine. Ce rendez-vous clandestin brise le circuit de nos rencontres habituelles. Je suis inquiète : pourquoi donc ai-je accepté ? Est-ce que je l'aime ?

J'essaie de me carapaçonner le coeur. Je l'imagine en compagnon sincère dont l'honnêteté me préservera, ou en frère malheureux qui a besoin d'une soeur compréhensive. Et quoi encore ? Pour justifier ma conduite. Mais je suis là devant mon miroir à réfuter toutes les fausses raisons que je cherche : ce coup de crayon pour mes yeux en amande puisque c'est ainsi qu'il les aime, cette broche qu'il m'a donnée à Noël, cette robe que je sais sa préférée. . .

Et bien oui ! je l'aime. Voilà. Jean, mon mari. . . est-il possible que je t'aime aussi, en même temps ?

J'appelle un taxi qui me laisse à quelques rues de "l'endroit". J'ai besoin de marcher, de prendre l'air. Je regarde les femmes qui me croisent et je voudrais leur demander si elles sont honnêtes, si elles sont heureuses de l'être. Je voudrais surtout savoir si après. . . Des amoureux marchent, la main dans la main. Des purs ceux-là, qui n'ont rien à cacher. Des comme Jean et moi, jadis. Maintenant, c'est la main de Pierre que je voudrais tenir dans la mienne, devant tout le monde, parce que j'ai besoin de crier ma joie. Rêve impossible. Déjà, je longe les murs comme un être double, faux. Que serait-ce plus tard ?

Mon inquiétude m'opresse tant que je voudrais que Pierre ne soit pas là, que lui, au moins, il ait eu la force de résister. Je le détesterais pour sa lâcheté, pour s'être joué de moi, pour m'avoir fait espérer. Mais au moins ce serait fini, j'en aurais le coeur net. Tout, plutôt que cette boule dans la gorge. Vite je m'engouffre dans le bar. L'obscurité m'empêche de voir, de savoir, de connaître tout de suite mon sort. Mais une main prend la mienne et m'attire. . . Pierre est là je suis assise devant lui.

C'est fou ce que j'ai l'air niais. Une écervelée qui ne sait plus relier ses gestes les uns aux autres. Tout ce qui facilitait les échanges entre Pierre et moi est tombé tout à coup. L'ami Pierre n'existe plus : apparaît un être nouveau qui regarde fixément sa partenaire. Je me sens gauche, stupide. Je jette un coup d'oeil alentour pour vérifier si je ne connais personne. Puis mes yeux reviennent à Pierre qui me fixe toujours. Il me semble distinguer un sourire sur ses lèvres : narquois ou heureux ? Je ne sais plus.

Pierre a déjà demandé deux pernod. Il sait que je les aime : il n'est donc pas si dépaysé, lui ? Je bois vite, pour faire quelque chose. Il parle :

—Tu es gentille d'être venue, je me sentais si seul.

(Des mots banals. Je connais la suite : "*Maintenant que tu es là, ça va beaucoup mieux, etc.*") Mais il trouve autre chose :

—Qu'est-ce qui ne va pas ? ça ne te plaît pas ici ?

—Oui, oui, bien sûr.

—Tu es mal à l'aise. Sans doute parce que c'est la première fois.

—Evidemment que c'est la première fois ! (Veut-il dire que ça ira mieux par la suite ?)

J'avale le reste du pernod d'un seul trait. Cette chaleur me fait du bien. Je me décontracte. Il demande deux autres verres.

—Tu viens souvent ici ?

—Non, me répond-il. J'ai découvert ce petit coin il y a quelque temps, mais je m'étais promis de n'y revenir qu'avec toi, tellement il me plaisait.

—Comme tu es sûr de toi ! Tu ne penses pas que j'aurais pu refuser ?

—Pourquoi aurais-tu refusé ?

Son assurance me déplaît infiniment. Je ne réponds pas.

—Alors, ça ne te fait pas plaisir ? insiste-t-il.

—Mais oui, puisque je suis là.

Deuxième pernod. Il m'entraîne sur la piste de danse. Trois ou quatre clients seulement et une lumière tamisée. "Intimité" c'est le nom du bar et il le porte bien.

Pierre aussi est intime. Cette étreinte que ma mère m'eut défendue à l'âge de dix-sept ans, Jean pourrait me l'interdire encore et pour de bien meilleures raisons ! Les lèvres de Pierre ferment mes yeux, glissent sur ma joue et viennent prendre les miennes. La musique s'achève : je reste un moment à le regarder. Ciel qu'il est beau !

Nous retournons à notre table. Une femme entre au bras d'un monsieur. En passant, elle salue Pierre. Il lui répond avec froideur, visiblement ennuyé. Je voudrais savoir pourquoi sa présence ici l'importune. Mais j'hésite. Il me semble que cette inconnue vient d'entrer dans la partie. Amie ou ennemie ? Vais-je laisser tomber ? Une langueur bienheureuse m'a envahie. Je voudrais que cette femme n'ait pas paru. Il faut que je sache pourquoi Pierre ne veut plus la reconnaître. Je lui pose la question. Il ne trouve pas les mots ou ne veut pas les dire. Et moi, bêtement, lucide, je suggère :

—C'est une femme facile peut-être ? C'est pour cela que tu la méprises ?

Sans me répondre, il serre ma main comme pour me rassurer. Il l'enveloppe dans les siennes et la porte à ses lèvres. J'ai une envie folle de prendre sa tête entre mes mains, de glisser mes doigts dans ses cheveux noirs. Son visage brun, lisse, me semble si doux à la lueur de cette lampe. Peut-être cette femme, à côté, l'a-t-elle déjà fait ?

—Pierre, tu n'aimes pas les femmes faciles. Et moi alors ?

—Toi, ce n'est pas la même chose, tu le sais bien.

Pas la même chose. . . Je jette un coup d'oeil à la femme : elle est la distinction même, beaucoup plus que moi. Et pourtant Pierre. . . Ma gorge se noue, j'ai du mal à respirer. Il me dit les mots que j'espérais entendre et qui, brusquement, me blessent comme s'il les adressait à l'autre.

Je prétexte une course urgente et me lève vivement, vidée d'un trop lourd espoir. Pierre me laisse partir, étonné.

Michèle A. MAILHOT